

BERLUSCONI, L'ALLEMAGNE ET LA MÉMOIRE DE LA SHOAH :
L'« ETHOS DE BONHOMIE » POUR UNE RÉPARATION IMPOSSIBLE

[Paola Paissa](#), [Françoise Rigat](#)

Éditions de la Maison des sciences de l'homme | « Langage et société »

2018/2 N° 164 | pages 57 à 73

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735124237

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2018-2-page-57.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

© Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Berlusconi, l'Allemagne et la mémoire de la Shoah : l'« *ethos* de bonhomie » pour une réparation impossible

Paola Paissa

Université de Turin
paola.paissa@unito.it

Françoise Rigat

Université de la Vallée d'Aoste
f.rigat@univda.it

Introduction

Lors de la campagne pour les élections européennes de 2014, la réputation de Silvio Berlusconi est lourdement entachée : exclu du Sénat, il attend de purger sa peine suite à sa condamnation définitive pour fraudes fiscales. À ce moment-là, il est donc crucial pour lui de remodeler son *ethos* individuel, ainsi que l'*ethos* collectif du parti qu'il a fondé (*Forza Italia*, dorénavant FI). Dans son discours de présentation des candidats de FI, le 26 avril 2014, le « Cavaliere » revient sur une vieille polémique qui l'avait opposé à Martin Schulz en 2003 lorsque, en réponse à des critiques que ce dernier avait formulées sur le gouvernement italien, Berlusconi l'avait traité de « kapo »¹. Les enjeux de l'allocution du 26 avril sont multiples et leur orientation argumentative peut même sembler contradictoire : si, d'un côté, Berlusconi affiche son intention de réparer l'image d'agresseur verbal qui, en 2003, avait provoqué une forte réprobation internationale, de l'autre, il entend rabaisser la réputation de Schulz qui est le candidat du PSE à la présidence du Parlement européen. Or, au cours de ce discours,

1. « Monsieur Schulz, je vais vous proposer pour le rôle de kapo dans un film en tournage sur les camps de concentration, vous serez parfait. » (Discours d'ouverture du semestre de présidence italienne du Conseil UE, le 02/07/2003)

il commet une maladresse bien plus grave que celle qu'il semblait vouloir réparer puisqu'il accuse les Allemands de penser que les camps de concentration n'ont jamais existé. Ces propos suscitent, naturellement, un nouveau tollé qui oblige Berlusconi et son entourage à des tentatives supplémentaires de réparation.

Prenant comme objet d'analyse le discours du 26 avril 2014, ainsi que les principales réactions et les commentaires qui l'ont suivi, nous prendrons en compte différents actes discursifs : une première séquence de réparation (ou plutôt de pseudo-réparation) pour l'affaire Schulz de 2003; un élargissement de la question, contenant l'offense adressée au peuple allemand; enfin, un retour sur l'insulte² de 2003, pour lui donner une sorte de justification. Après le 26 avril, l'attention des médias s'étant concentrée sur l'accusation de négationnisme dirigée contre les Allemands, nous examinerons les allégations formulées afin de redresser une image encore plus ternie sur le plan international. Ces stratégies s'emboîtant les unes dans les autres, nous consacrerons le premier paragraphe à la première partie du discours du 26 avril (évocation de l'événement de 2003) et le deuxième à l'atteinte portée aux Allemands, ainsi qu'aux stratégies de réparation mises en place à la suite des réactions déclenchées par ce nouvel affront³. Notre objectif, dans ce travail, est double : tester l'efficacité heuristique de la théorie de la réparation de l'image de Benoit (1995, 2000) et décrire l'*ethos* que Berlusconi affiche dans cette circonstance, afin de vérifier sa cohérence avec son profil ethotique général.

1. L'évocation de l'affaire Schulz : l'« anti-mortification » et l'« *ethos* de bonhomie » pour une réparation qui n'en est pas une

Dans l'allocution de présentation des candidats de FI du 26 avril, Berlusconi consacre une longue digression à fournir sa reconstruction de la grave offense qu'il avait faite à Schulz en 2003⁴. S'adressant, comme

-
2. Nous envisageons ici l'insulte dans sa perspective argumentative (cf. Rosier 2012). À l'instar de Rosier, nous utiliserons de manière équivalente et interchangeable au terme *insulte* les mots : *injure* et *offense verbale*.
 3. Bien qu'issu d'une réflexion commune, ce travail comporte : le premier paragraphe et la conclusion rédigés par Paola Paissa; l'introduction et le deuxième paragraphe rédigés par Françoise Rigat.
 4. La vidéo de l'intervention de 2003 est disponible en ligne : <www.youtube.com/watch?v=0bPqaqGJ5Js>.

d'habitude, à un auditoire qui lui est favorable⁵ et adoptant, dans la scénographie (Maingueneau 2004) d'un monologue pré-électoral, un régime constant de sur-énonciation (Rabatel 2004), il nie résolument avoir eu, à l'époque, une intention injurieuse, jouant le rôle de la victime incomprise :

Entre parenthèses, pour la gauche, en Europe, se présente ce monsieur qui s'appelle Schulz (*rires du public*), à qui j'ai fait une campagne publicitaire extraordinaire et qui ne nourrit pas une grande sympathie, non pas seulement à l'égard de Monsieur Berlusconi, mais à l'égard de l'Italie (ouvrons une parenthèse, parce qu'il y a ici des jeunes gens qui ne le savent pas) : je ne voulais pas le blesser, j'étais en train de sourire, j'étais en train de plaisanter, avec mon habituelle ironie, de manière fort... fort ironique, puisqu'il avait fait un discours contre nous, il avait dit des choses très négatives, nous prenant pour des extrémistes de droite...⁶

Suivant le schéma de Benoit (1995), la stratégie que met en place Berlusconi correspond à la troisième catégorie : la réduction de l'offense (« *reducing offensiveness of event* »). Plus précisément, dans le cadre de cette stratégie, on peut reconnaître les sous-tactiques suivantes :

– « attaquer l'accusateur » (« *attack accuser* ») et « *transcendance* » (« *transcendence* ») : Berlusconi essaie de saper la réputation de l'offensé, en soulignant le manque de sympathie que Schulz nourrirait envers l'Italie entière (« *transcendence* »)⁷ ;

– « renforcement » (« *bolstering* ») : dans l'économie de son discours, l'évocation de l'affaire Schulz a pour fin moins de réparer que de renforcer l'image de Berlusconi. En effet, si celui-ci tient à « ouvrir une parenthèse » (comme il le souligne à deux reprises), c'est que cela lui permet d'établir une solide empathie avec son auditoire : le souvenir d'un passé plus glorieux que le présent, la représentation qu'il donne de lui-même, comme de quelqu'un qui sait toujours placer un bon mot, même face

5. Les discours publics de Berlusconi ont toujours lieu face à un auditoire qui lui est déjà acquis, les occasions où des contestations pourraient se manifester étant systématiquement évitées.

6. Nous proposons ici notre traduction de quelques portions du discours de Berlusconi : évidemment, il nous est impossible de restituer tous les effets dérivant de son style familier, de l'expressivité gestuelle et corporelle qui accompagnent ses propos. La vidéo originale est consultable en ligne : <www.youtube.com/watch?v=vuU2MybWgQM>; sur les difficultés de traduction du langage berlusconien dans la presse étrangère, cf. Filmer (2015).

7. C'est le terme que propose Benoit dans les cas où on élargit le nœud de la question au-delà de leur contexte original.

à des critiques mordantes, doivent assurer à Berlusconi l'accueil bienveillant de son public. Par ailleurs, les rires qui se déclenchent à la première mention du nom de Schulz (qui aurait ainsi profité d'une « campagne publicitaire extraordinaire »), confirment le bénéfice que l'orateur tire de son allusion à cet événement.

Il est alors légitime de se demander si la digression consacrée à Schulz, notamment dans cette première partie, relève vraiment d'un acte de réparation d'image ou bien s'il s'agit de la parodie d'une action réparatrice. Oubliant d'avoir répondu, en 2003, par une attaque personnelle véhémement à des critiques qui étaient d'ordre exclusivement politiques⁸, Berlusconi feint d'ignorer que l'image est avant tout, comme le dirait Benoit (1995 : 72) une affaire de « perception », à partir du regard des autres. Il méconnaît ainsi totalement les blâmes, à la fois des médias et des milieux politiques internationaux, qui ont accueilli sa raillerie de 2003 et affiche le culot (s'agissant de Berlusconi, on dirait mieux : le toupet) de jouer les faux naïfs, tout en plaidant la non-intentionnalité et l'argument d'innocence (Charaudeau 2005 : 101-102). Son attitude est donc l'inverse de la « mortification » que décrit Benoit (1995) : il s'agit, dans son cas, d'une anti-mortification, car il se montre fier de sa bravade et n'accorde rien à la partie adverse, qui est même accusée de ne pas avoir compris son « ironie ».

Or, c'est justement cette prétendue « ironie » berlusconienne et l'« *ethos* de bonhomie » dont elle est l'une des manifestations, qu'il convient d'approfondir, avant d'analyser la deuxième partie de son discours et l'attaque qu'elle comporte. Suivant la classification des hommes politiques que propose Landowski (1995), la conduite de Berlusconi relève d'un mélange du type du « bouffon » et de la « vedette ». Adoptant volontiers un ton plaisantin, enthousiaste et chaleureux, Berlusconi participe de ce phénomène de « dépolitisation » et de « gentisation⁹ » de la politique, qui compte plusieurs autres représentants en Italie, notamment Umberto Bossi, Beppe Grillo, Matteo Salvini, etc. Ces leaders refusent

8. Comme l'expliquent efficacement Antelmi et Santulli (2002); Santulli (2005), Berlusconi mélange constamment le plan factuel et celui de ses jugements personnels, qui sont présentés comme des « faits » réels.

9. C'est un néologisme que nous proposons pour indiquer l'imitation du style de l'homme de la rue. En Italie, on oppose également le « *gentese* » au « *politichese* » (langage de l'homme politique classique) : cf. Croci (2001). Les références italiennes sur ce phénomène d'adaptation de la communication politique au langage familier sont nombreuses : cf. Amadori (2002); Campus (2004); Gualdo et Dell'Anna (2004). En particulier, sur le style communicatif berlusconien : cf. Bolasco, Luca et Galli de Paratesi (2006).

la communication « institutionnelle » et le « politiquement correct » : ils affichent un *ethos* d'« anti-intellectuel » (Ruzza & Balbo 2013 : 168) à travers un langage simple et direct, empreint de familiarité et de camaraderie. Cependant, ce comportement ne les empêche pas d'arborer une bonne dose de cynisme et de faire étalage d'un manque total de honte.

Dans le cas de Berlusconi, cette attitude l'amène souvent à se montrer très superficiel, y compris sur des sujets extrêmement délicats, et à exhiber une indifférence totale à l'égard des tragédies les plus graves tout en prétendant interpréter un sentiment collectif (en 2003, il n'avait pas hésité à se justifier de l'insulte faite à Schulz, et à avancer que, d'après lui, les Italiens sauraient « rire de tragédies comme celle de l'Holocauste¹⁰ »). De surcroît, ces caractéristiques relevant du type landowskien du « bouffon » s'accompagnent, chez Berlusconi, du caractère de la « vedette » : affichant un narcissisme sans bornes, le « Cavaliere » aime rappeler son passé d'entrepreneur à succès, ainsi que son statut de milliardaire, à l'occasion libéral et magnanime. Tous ces éléments donnent lieu à ce que nous proposons d'appeler « l'*ethos* de bonhomie », grâce auquel Berlusconi se présente volontiers en beau parleur, farceur sympathique et séducteur¹¹.

Voilées par force sourires et minauderies, les intentions communicatives de Berlusconi demeurent toutefois constamment ambiguës. Or, c'est justement l'ambiguïté de son dire qui lui permet de chercher à faire passer par une ironie bienveillante¹² ce qui n'avait été, en 2003, qu'une raillerie sarcastique, issue d'un sentiment de supériorité fort clivant (Rabatel 2012)¹³. La revendication de la qualification d'« ironique », pour son propos de 2003, présente pour Berlusconi un double avantage argumentatif : d'une part, il peut bénéficier d'une caractéristique qui est propre à l'ironie, « censée protéger l'ironiste du ressentiment » puisqu'elle « implique une certaine distance prise envers l'objet tourné en dérision » (Kerbrat-Orecchioni 2015 : 102) ; d'autre part, la confusion qui existe, dans le discours ordinaire, entre les mots *ironie* et *moquerie* (Kerbrat-Orecchioni 2015) rend plausible sa prétention à avoir proféré ce mot

10. ANSA (Agenzia nazionale stampa associata), le 02/07/2003.

11. Un cas analogue est représenté par George W. Bush, « The Likeable Partisan » (cf. Kenneth White & Zogby 2004).

12. Dans la suite du discours, il souligne lui-même les traits paraverbaux qui auraient accompagné sa boutade, parmi lesquels son « sourire », son ton « moqueur » et « bienveillant ».

13. L'espace nous manque pour expliquer ici pourquoi, selon nous, l'attaque de 2003 contre Schulz relève du véritable sarcasme. La différence entre la réalisation linguistique de l'ironie et du sarcasme reste à mieux approfondir (cf. Rabinovitch 2011 ; Rabatel 2012).

de « kapo » de manière drôle, débonnaire, afin de désamorcer la teneur polémique d'une réaction qu'il aurait été en droit, d'après lui, de charger de violence et d'aigreur. L'inversion des signes axiologiques (on l'a traité d'agresseur, alors qu'il avait une intention adoucissante) renforce le statut de victime de l'incompréhension des médias qui a toujours contribué à rendre sympathique Berlusconi à son électorat et qui renforce au final son « *ethos* de bonhomie ».

2. De l'insulte à Schulz au négationnisme des Allemands : l'*ethos* de victime pour une réparation en mode mineur

Comme la première partie du discours du 29 avril, la seconde possède d'abord, sous les apparences d'un acte de réparation de l'image de Berlusconi, tous les atouts pour la renforcer, mais bientôt sa verve bouffonne s'exerce dans des propos xénophobes qui provoquent derechef l'indignation :

Je lui dis de manière bienveillante, pensant lui donner un travail, j'ai un ami metteur en scène qui monte un film sur les camps de concentration allemands et là, grands dieux ! Pour les Allemands, les camps de concentration n'ont jamais existé, les camps de Poutine, [...] de Katyn, oui, mais les camps allemands, non. Et pourquoi j'ai fait le lien ? Cela a été un lien involontaire, parce que mes télévisions ont transmis 108 téléfilms anglais de « Hogan's Heroes », les héros de Hogan, qui se passaient dans un camp fictif dont le chef, le kapo, qui était victime de blagues, s'appelait Schulz... pour moi, Schulz, et Schulz [il rapproche ses mains l'une de l'autre], et j'ai même pensé lui faire un compliment.

Dans ce qui suit, nous examinerons successivement la reformulation des propos sur Schulz, puis ceux sur les Allemands.

2. 1. Berlusconi tente là encore de désamorcer l'hostilité en mettant en avant sa bonne foi. Il s'emploie d'abord à justifier (« parce que ») une intention bienveillante, voire amicale (« un compliment »), jaillie spontanément (« lien involontaire »). L'association homonymique, insérée dans un micro-récit autobiographique si prisé par son public complice¹⁴ atténue la gravité de l'offense, puisqu'elle ignore le substrat connotatif, idéologique et infamant du mot « kapo ». Cette ligne de défense correspondrait, pour reprendre la typologie énoncée par Benoit, à une forme de *defeasibility* (1995 : 73), car il prétend avoir eu de bonnes intentions.

14. Sur le pathos de sa vie personnelle qu'il expose volontiers : cf. Amadori (2002).

La charge offensive n'est pourtant tempérée qu'avec malice, tant il est vrai qu'en rapprochant caricaturalement, de manière imprévue ou prétendue telle, le socialiste allemand à un personnage de série burlesque et sans jugeote, la cible est à nouveau tournée en ridicule. Ce rapprochement ne laisse du coup aucune ambiguïté sur la malice roublarde de Berlusconi : ne saisit-il pas là un prétexte pour « identifier » le kapo, victime favorite de blagues, à Schulz, victime de l'ironie de Berlusconi? Quoi qu'il en soit, il ne formule aucune dénégation explicite (« je ne voulais pas dire que...») ni regret réparateur – qui pourrait être coûteux pour sa face positive –, mais une non-culpabilité, puisqu'il ne peut répondre d'une faute non commise. Le recours à la feinte naïveté, à la stupeur et à l'incrédulité, par ailleurs assez fréquent avec l'ironie (Jaubert & Mayaffre 2013), va dans ce sens. À l'« *ethos* de bonhomie » vient ici se greffer celui d'un homme politique qui assume en toute circonstance ses « énoncés hétérodoxes » et « dissonants » (Le Bart 2003 : 82). Le retour sur son dire où il étale, en passant, son pouvoir (« mes télévisions »), et la polémique qui s'ensuit (consubstantielle à l'injure politique : Fuligni 2011) réaffirme un *ethos* à l'ego « hypertrophié » : amuseur, narcissique, audacieux, franc, populaire, spontané. La concordance est totale entre l'*ethos* discursif et l'*ethos* préalable : c'est à ce titre que cette nouvelle sortie séduit des esprits prédisposés à le croire qui l'immunisent contre la critique.

2. 2. En invoquant le négationnisme des Allemands, Berlusconi provoque une nouvelle levée de boucliers dans le monde politique et des médias. S'agit-il d'un raté, comme le suggèrent les titres de presse, qui parlent de *gaffe*, *dérapage*, *boulette*, *bourde*, bref : d'un accident du discours¹⁵? Pour Le Bart (2003 : 82-83), il faut que tout le « champ politique » soit outré pour que l'on puisse véritablement parler de gaffe, ce qui n'est pas tout à fait le cas¹⁶. Peut-on parler alors d'une « parole en l'air » (Le Bart 2003 : 86)? On le sait, Berlusconi a une image publique

15. À titre illustratif : « La *gaffe* di Berlusconi sui campi di concentramento » (*La Stampa*, 28/04/2014) ; « Nuova *scivolata* di Berlusconi a proposito di Germania, Martin Schulz e Shoah » (*Corriere della sera*, 26/04/2014) ; « La *battuta infelice* » di Berlusconi (*La Repubblica*, 26 avril 2014) ; « Silvio Berlusconi a commis une nouvelle *gaffe* » (*Le Monde*, 26/04/2014). La place nous manque, ici, pour analyser les éléments métadiscursifs et les enjeux de la « labellisation » des propos de Berlusconi par les journalistes, les acteurs politiques. Nous renvoyons au travail de Le Bart (2003).

16. En réalité, les propos sembleraient d'abord avoir embarrassé certains membres de FI, dont Mariastella Gelmini, si l'on se fie à ses mimiques faciales et corporelles pendant la prise de parole de Berlusconi. Il n'en reste pas moins que de nombreuses personnalités politiques d'autres partis lui ont exprimé leur solidarité.

de producteur de « petites phrases » politiquement incorrectes et de mauvais goût. Ne s'agirait-il pas plutôt d'un dérapage délibéré (comme le fait Le Pen : cf. Bonnafous 2001), d'un « coup » de Berlusconi (Le Bart 2003 : 85) pour monopoliser l'espace médiatique? Rappelons que la campagne électorale, marquée par la défiance des citoyens vis-à-vis de l'Europe, n'a guère eu prise sur l'opinion et le débat virulent autour de son intervention ne peut que faire parler de lui. S'il n'est certes pas aisé de s'entendre sur le caractère intentionnel ou non d'un tel propos (Rabatel 2016), nous serions néanmoins tentées d'y voir une *digressio* conforme à un certain projet rhétorique pour deux raisons : le lapsus, d'abord, qu'il commet en prononçant « Poutine », au lieu de « Katyn »¹⁷, trahit l'existence en amont d'une opinion difficile à faire passer¹⁸; l'exclamation « *apriti cielo!* » (« grands dieux! ») ensuite, qui annonce l'énonciation d'« un fait extraordinaire qui peut provoquer une forte réaction, un acte excessif », d'après le dictionnaire italien De Mauro¹⁹. Elle a pour l'occasion une fonction démarcative qui permettra aisément de détacher l'énoncé et de lui conférer un statut de « petite phrase », d'« aphorisation » au sens de Maingueneau (2011)²⁰.

Quoi qu'il en soit, l'excès verbal se retourne contre lui – comme c'est souvent le cas dans la gaffe (Le Bart 2003 : 83) : face à la réprobation et à la menace de sanction des députés européens, Berlusconi et les siens sont contraints de répliquer. L'examen des interventions permet de dégager cependant moins des actions de réparation que des réactions :

Il me semble franchement peu correct de transformer une analyse historique faite par Berlusconi dans le cadre d'un raisonnement complexe et de l'instrumentaliser à des fins strictement électorales. (Giovanni Toti, conseiller politique de FI, Ansa, 27/05/2014)

Nous savons bien que Schulz, candidat au PSE, est en pleine campagne électorale pour porter la gauche à la tête du gouvernement de l'Europe. Toutes ses déclarations sur Berlusconi n'ont, par conséquent, comme tou-

-
17. C'est une voix dans la salle qui lui suggère « Katyn », lui permettant de se corriger.
 18. À moins qu'il ne trahisse un préjugé anti-soviétique? Pour Berlusconi comme pour d'autres, les médias occidentaux sont supposés s'attaquer facilement et a priori aux Russes, soviétiques ou contemporains...
 19. *Nuovo De Mauro, dizionario online della lingua italiana*. En ligne : <<https://dizionario.internazionale.it/parola/apriti-cielo>>, consulté le 27 décembre 2017.
 20. Notons que comme tout énoncé détaché, le nôtre subit lui aussi une légère altération en italien (« *I lager non ci sono mai stati* » / « *I lager non sono mai esistiti* ») qui en change non pas le sens mais le registre, à l'origine plus relâché.

jours, d'autre enjeu pour la gauche la plus grossière que d'engager une polémique irritante, stérile, agressive. Schulz a maintes fois offensé notre pays et Berlusconi. (Renato Brunetta, FI, *La Repubblica*, 26/05/2014)

Il me paraît navrant que la gauche européenne ait procédé à une énième spéculation, en montant en épingle une de mes déclarations isolée du contexte de mon raisonnement sur le candidat de la gauche Martin Schulz. [...] Je redis à Juncker, qui ne devrait pas tomber dans de tels pièges, typiques des campagnes électorales : je revendique mon rôle d'ami historique du peuple juif, et de l'État d'Israël qui est et reste l'unique foyer de liberté et de démocratie dans tout le Moyen-Orient. [...] Il est absurde de m'attribuer des sentiments antiallemands, ou une prétendue hostilité envers le peuple allemand. Si je suis hostile à quelque chose, c'est bien vis-à-vis d'une austérité contre-productive, de certaines règles à mon avis gravement injustes qui sont en train de plomber l'Europe et l'économie. [...] (Berlusconi, *Il Giornale*, 28/04/2014)

Tous *contre-accusent* la gauche et les médias, à qui ils imputent de subvertir, déformer les propos de Berlusconi et de les couper de leur contexte – ce qui n'est pas tout à fait exact puisque, on l'a vu, il s'agit de digressions, qu'elles soient signalées comme telles par Berlusconi lui-même (« entre parenthèses ») ou par un segment démarcatif (« grands dieux! »). Ils accusent en outre la gauche européenne d'instrumentalisation et de calcul électoral, c'est-à-dire qu'ils reprochent aux autres de faire ce qu'ils font eux-mêmes (*cf.* la « stratégie du retournement » : Breton 1999). Ainsi, Berlusconi se dégage de sa responsabilité (« dilution des responsabilités », « *evading responsibility* » : Benoit 1995) en employant une tactique langagière résolument convenue et prévisible dans le discours politique. Cette contre-attaque n'est pas invalide d'un point de vue argumentatif, bien qu'elle frôle le *paralogisme* (Buffon 2002 : 275), mais elle relève du lieu commun, d'une pratique typique des débats médiatiques électoraux. La réfutation de sentiments antiallemands par un tour impersonnel (« il est absurde de m'attribuer ») plutôt que par une négation polémique-corrective (« ce n'est pas vrai, je ne suis pas... ») témoigne d'un *ethos* d'indigné, mais aussi de victime, d'incompris. Constatons encore qu'il s'appuie sur la « rhétorique du complot médiatique » bien que le mot ne soit pas (encore) employé explicitement.

Ensuite, nous repérons une tentative de déplacement de l'objet de la polémique et d'élargissement du contexte (« *transcendence* » : Benoit 1995) lorsque Berlusconi reproche à l'Allemagne ses excès de sévérité et d'austérité. De cette manière, il s'approprie un argument

des mouvements eurosceptiques, qui critiquent la rigueur de l'Allemagne en matière économique et monétaire. En revanche, alors qu'il aurait dû s'excuser auprès des Allemands accusés de négationnisme, il se proclame inopinément et à grand voix « ami du peuple d'Israël ». De telles affirmations font soupçonner que le déplacement de l'objet du discours est plus un palliatif, une commodité discursive pour se désengager et sortir du cadre de l'offense aux Allemands, et invitent à se demander s'il ne s'agit pas d'une tentative pour brouiller les cartes. En tout état de cause, les raisonnements de ce type n'ouvrent à aucun *mea culpa*.

L'interview accordée à *Die Welt* (18/05/2014), durant laquelle il reviendra une dernière fois sur l'affaire, constitue une preuve supplémentaire que l'acte de réparation masque bien une valorisation de l'image :

Un des meilleurs moyens pour diffamer un homme est de prendre une phrase, de l'isoler de son contexte, et de lui donner un sens qu'elle n'a pas. Évidemment, je sais bien que l'Allemagne a fait un examen de conscience douloureux, et qu'elle l'a fait avec une rigueur exemplaire. Je sais aussi qu'il n'existe aucune faute collective du peuple allemand pour son passé. Je l'ai dit dans le cadre d'une plaisanterie sur une vieille polémique avec Schulz qu'il serait trop long de raconter ici. C'est tout. Peut-être me suis-je mal exprimé, et je m'excuse auprès de ceux que j'aurais pu offenser. Ou peut-être certains journaux italiens et étrangers sont-ils paresseux, et se limitent-ils à reporter les propos de la gauche italienne.

Berlusconi reprend d'abord la contre-accusation émise préalablement, dans un registre cette fois doxique, transformant de la sorte un consensus partiel en un présupposé connu, partagé par l'auditoire. Ensuite, il fait marche arrière et désavoue ses propos sur le négationnisme des Allemands sous le mode de l'évidence (« évidemment, je sais bien que/je sais aussi que »). L'adverbe « évidemment », à l'initiale, nous laisse néanmoins hésiter entre une interprétation *constative* (Ducrot 1980 : 43), qui sous-entendrait un reproche à ceux qui en douteraient, et une interprétation *concessive* (proche ici de *certes*) : le marqueur dialogique pourrait présupposer un acte d'assertion préalable, auquel Berlusconi s'oppose et auquel il oppose l'explicitation successive (« je l'ai dit dans le cadre d'une plaisanterie »). Dans tous les cas, il se pré-munit contre l'accusation d'ignorance, non rapportée mais présupposée, prêtée à ses adversaires, limitant du même coup la menace contre sa face positive. Enfin dans les deux derniers énoncés, Berlusconi prononce des excuses (« mortification »), mais du bout des lèvres : la modalité épistémique dubitative (« peut-être », « ceux que j'aurais pu offenser »)

et, plus encore, l'alternative introduite par « ou » qui là encore, le déresponsabilise et fait en quelque sorte diversion, en relativisent considérablement la portée. Ce qu'il exprime, c'est davantage un regret sur un écart de langage (« je me suis mal exprimé »). On voit donc que le leader de FI ne se conforme que partiellement aux stratégies distinguées par Benoit (1995) : s'il contre-attaque en dénigrant ses accusateurs, et s'il ne se reconnaît pas pleinement responsable de ce comportement offensant, en revanche, il ne nie à aucun moment l'offense et ne se repent que sur un mode mineur.

Conclusion

Berlusconi n'est pas novice dans ce procédé, au point d'avoir construit un *ethos* préalable de « dérapeur récidiviste » (Maingueneau 2011 : 46). Fidèle à lui-même, il a maintes fois colporté des propos antisémites, racistes, misogynes, homophobes aussitôt dénoncés par les journaux nationaux et du monde entier. Nous citerons, entre mille exemples, l'offense à Obama qu'il répètera sur tous les tons :

Obama est jeune, beau et bronzé. (06/11/2008)²¹

Je vous passe le bonjour d'un mec qui s'appelle ... un gars bronzé... Ah, Barack Obama! Vous n'allez pas le croire, mais ils ont été prendre le soleil ensemble... parce que sa femme aussi est bronzée. (27/09/2009)

ou encore les salves qu'il décharge contre la communauté homosexuelle :

c'est mieux de se passionner pour les jolies filles que d'être gay. (02/11/2010)

chacun de nous est gay à 25 %. Moi aussi. Après un examen approfondi, j'ai su que ma part d'homosexualité était lesbienne. (30/06/2014)

Et ainsi de suite.

On a bien affaire à un *modus operandi* de Berlusconi, qu'il soit en campagne électorale ou Premier ministre : à chaque fois, pas de réparation d'image, pas de repentir, mais une même posture discursive déresponsabilisatrice et accusatoire. À chaque fois, il fera porter le poids de ses gaffes aux médias, jusqu'à endosser l'habit du persécuté face à un

21. Cette citation et les suivantes, traduites par nos soins, sont tirées de « Berlusconi, le peggiori gaffe », *Il Messaggero*, 15/05/2017.

« complot » (des magistrats, de la gauche, de l'Europe, des médias, etc.). À chaque fois, il exhibera un ton bon enfant (*ethos* de bonhomie) et une confiance absolue dans ses moyens empathiques.

En conclusion, nous avancerons quelques considérations sur la théorie de réparation de l'image de Benoit que nous avons tenté d'appliquer à notre analyse. Si, d'un côté, nous avons pu aisément reconnaître, dans notre objet d'étude, quelques-unes des stratégies auxquelles le schéma de Benoit confère un degré élevé d'abstraction et de généralité, de l'autre, le cas Berlusconi permet de formuler quelques pistes de réflexions touchant à la valeur heuristique de cette théorie, qui peuvent se ramener aux trois points suivants.

Avant tout, notre contribution met en évidence une divergence de perspective entre la dimension générale de l'outillage méthodologique de Benoit et son versant applicatif. À notre avis, un cas particulier comme le nôtre montre la nécessité de traiter différemment la réparation d'image, selon qu'il s'agit d'un écart du discours politique (une « gaffe », « commise depuis l'intérieur du champ politique », Le Bart 2003 : 83) ou d'un écart d'ordre factuel (une « affaire » ou un « scandale » révélés par la presse, dénoncés publiquement et ayant des conséquences économiques ou sociales comme, par exemple, l'Iran Gate et la forfaiture du président Ronald Reagan). Or ici, plusieurs plans se combinent qui se prêtent moins à l'examen de stratégies globales qu'à l'observation de micro-effets rhétoriques, argumentatifs et pragma-énonciatifs, se situant tous sur le plan implicite (fausse ironie, allusions, sous-entendus, présuppositions, jeu entre auto-dialogisme et dialogisme, etc.). C'est pourquoi nous sommes conscientes qu'il resterait beaucoup à dire sur le plan explicite, notamment des commentaires prosodiques et mimo-gestuels qui emphatisent constamment les propos de Berlusconi et, plus généralement, sur le rôle du marquage para-verbal dans la re-construction de l'image publique.

Deuxièmement, pour en revenir au terme même de « réparation », on a pu se demander s'il était légitime de parler d'*image restoration* (Burns & Bruner 2000). Arguant qu'il est impossible de rétablir l'image antérieure au dommage, Benoit a par la suite préféré parler d'*image repair* (2000). Or, l'étude que nous avons menée montre que les choses se passent de manière différente selon que l'on se situe sur un plan abstrait ou face à un cas concret. L'image de soi étant une notion par définition dynamique et évolutive, si sa restauration parfaite est impossible, au niveau théorique, cela n'empêche pas qu'une visée restauratrice domine une pratique discursive singulière. Certains traits que nous avons mis

en lumière chez Berlusconi (la concordance affichée entre *ethos* préalable et *ethos* discursif, les efforts de préservation d'un « *ethos* de bonhomme », en tant que composant stable de son profil ethotique) prouvent que l'intention de Berlusconi et de son entourage était bien de procéder à une restauration d'image. De surcroît, notre analyse montre qu'une opération de ce genre peut être menée à bien, auprès d'un certain auditoire, dès lors qu'on privilégie la connivence avec un électorat que rassure l'illusion de perpétuité de son chef. La question de la restauration *vs* réparation de l'image publique mérite donc d'être considérée dans la perspective de la réception. Dans cette optique, il serait intéressant de confronter le comportement de Berlusconi avec celui d'autres leaders, aux carrières égales ou mineures, dans des situations analogues. Vérifier si des analogies existent nous aiderait à mieux comprendre les mouvements « populistes » (Wodak, Mral & KhosraviNik 2013), auprès desquels l'illusion d'un leader immuable, voire éternel, représente souvent un facteur d'identité collective d'importance capitale.

Les considérations qui précèdent appellent enfin une dernière mise au point : dans quelle mesure est-il possible de faire l'économie du contexte, en décrivant un acte verbal de réparation de l'image? Un discours de ce type ne nécessite-t-il pas (autant et sans doute plus que tout autre) d'être saisi dans son contexte national, culturel et sociopolitique spécifique? La réparation (ou pseudo-réparation) que nous avons observée mériterait d'être envisagée sous l'angle de sa réception dans l'espace du politique et du social : si des stratégies de réparation apparentes et, en tout cas, grossières comme celles que nous avons décrites, peuvent atteindre leur but (du moins dans une partie de l'opinion publique), sans doute gagnerait-on à déplacer l'investigation vers les divers facteurs permettant que ces stratégies soient efficaces. Force serait alors de reconnaître que Berlusconi connaît bien le tréfonds honteux de l'Italie, celui qui n'a jamais réglé ses comptes avec le fascisme²², le racisme ou l'antisémitisme. En ce sens, le fait de s'autoproclamer « ami du peuple d'Israël » est une déclaration certes mal venue, comme nous l'avons montré, mais elle représente aussi un indice révélateur de la société italienne : si les « gaffes » de Berlusconi concernant la Shoah et le nazisme sont légion, c'est aussi parce qu'elles fonctionnent comme un clin d'œil complice

22. En décembre 2017, Berlusconi a affirmé que « Mussolini n'était pas vraiment un dictateur ». À l'heure où nous bouclons ces pages, malgré la montée de mouvements politiques italiens qui se réclament explicitement du modèle mussolinien, Berlusconi a déclaré dans une émission télévisée très populaire que « le fascisme [était] mort et enterré » (19/02/2018).

avec un certain public²³. Dans le contexte d'un discours de réparation, qui cumule des amalgames et des courts-circuits mémoriels et argumentatifs malencontreux (les Allemands et les Juifs d'hier et d'aujourd'hui), il formule en effet une sorte d'*excusatio non petita* envers les principaux témoins de cette tragique mémoire. Il s'agit là d'une forme d'excuse cumulative, à la fois régressive et préventive, qui lui donne toute liberté de badiner encore et encore avec un électorat séduit par le « politiquement incorrect », sur le dos des Juifs, des Noirs, des femmes, des homosexuels, etc. C'est surtout dans cette optique que le cas de Berlusconi est intéressant à étudier, puisque le « politiquement incorrect » est désormais devenu monnaie courante et que l'image publique du bouffon-vedette charismatique prolifère actuellement un peu partout, et ce au-delà des mouvements d'extrême droite. Face à ces phénomènes, nous revendiquons l'importance d'en faire des objets d'analyse. En effet, le paradoxe de Berlusconi est que l'embarras qu'il suscite chez ceux qui ne partagent pas ses opinions et sa vision du monde finit à la longue par le protéger, puisqu'il produit un malaise, un refus gêné qui le situe, finalement, en dehors du « critiquable ». Or, si la gravité des paroles de Berlusconi, ainsi que le manque de conscience de leur gravité et de repentir rendent toute réparation impossible, le moyen existe, du moins, pour s'en dissocier.

23. Outre les nombreuses blagues sur les Juifs, d'autres affirmations de Berlusconi vont dans cette direction : en novembre 2013, par exemple, en se plaignant du harcèlement que ses enfants subissent à cause du nom qu'ils portent, Berlusconi les a comparés à « des Juifs sous le régime Nazi ».

Références bibliographiques

- Amadori A. (2002), *Mi consenta. Metafore, messaggi e simboli. Come Silvio Berlusconi ha conquistato il consenso degli italiani*, Milano, Libri Scheiwer.
- Antelmi D. & Santulli F. (2002), « Risorse semantiche per la costruzione del consenso : il caso Berlusconi », *Comunicazione politica* 3(2), p. 171-192.
- Benoit W. L. (1995), *Accounts, Excuses, and Apologies. A Theory of Image Restoration Strategies*, Albany, SUNY Press.
- Benoit W. L. (2000), “Another visit to theory of image restoration strategies”, *Communication Quarterly* 48(1), p. 40-44.
- Bolasco S., Luca G. & Galli de Paratesi N. (2006), *Parole in libertà. Un'analisi statistica e linguistica*, Roma, Manifestolibri.
- Bonnafous S. (2001), « L'arme de la dérision chez J.-M. Le Pen », *Hermès* 29, p. 53-63.
- Breton P. (1999), « La “préférence manipulatoire” du président du Front national », *Mots* 58, p. 105-125.
- Buffon B. (2002), *La Parole persuasive*, Paris, PUF.
- Burns J. P. & Bruner M.S. (2000), “Revisiting the Theory of Image Restoration Strategies”, *Communication Quarterly* 48(1), p. 27-39.
- Campus D. (2004), « La comunicazione politica di Berlusconi. Percorsi di lettura », *Comunicazione politica* 5(1), p. 179-189.
- Charaudeau P (N.D.), « “Le repentir en politique”. De fausses confidences dans la dramaturgie politique ». En ligne : <www.patrick-charaudeau.com/Le-repentir-en-politique.html>, consulté le 5 janvier 2018.
- Charaudeau P. (2005), *Le Discours politique*, Paris, Guibert.
- Croci O. (2001), “Language and politics in Italy: from Moro to Berlusconi”, *Journal of Modern Italian Studies* 6(3), p. 348-370.
- Ducrot O. (1980), « Analyses pragmatiques », *Communications* 32, p. 11-60.
- Filmer D. A. (2015), *Berlusconi's Language in the British Press: Translation, Ideology and National Image in News Discourse across Italian/English Linguacultures*, thèse de doctorat à l'université de Durham.

- Fulgini B. (dir.) (2011), *Petit dictionnaire des injures politiques*, Paris, Le livre de poche.
- Gualdo R. & Dell'Anna M. (2004), *La faconda repubblica. La lingua della politica in Italia (1992-2004)*, San Cesario di Lecce, Manni.
- Jaubert A. & Mayaffre D. (2013), « *Ethos* préalable et *ethos* (re) construit. La transformation de l'humour légendaire de François Hollande », *Langage & Société* 146, p. 71-88.
- Kenneth White J. & Zogby J. J. (2004), "The Likeable Partisan: George William Bush and the transformation of the American presidency", in Schier S. E. (ed.), *High Risk and Big Ambition: The Presidency of George W. Bush*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, p. 79-96.
- Kerbrat-Orecchioni C. (2015), « Entre Babel et Humpty Dumpty : peut-on "définir" l'ironie? », dans Farhat M. (dir.), *Humour et identités dans l'espace public : nouveaux sentiers*, Gafsa, ISEAH, université de Gafsa, p. 91-117.
- Landowski E. (1995), « Régimes de présence et formes de popularité », *Opción* 16, p. 5-34.
- Le Bart C. (2003), « Lois et invariants d'un genre : pour une sociologie des gaffes politiques », dans Bonnafous S., Chiron P., Ducard D. & Levy C. (dir.), *Argumentation et discours politique. Antiquité grecque et latine, Révolution française, Monde contemporain*, Rennes, PUR, p. 79-87.
- Maingueneau D. (2004), « La situation d'énonciation entre langue et discours », dans Association des chercheurs en linguistique française (dir.), *Dix ans de S.D.U.*, Craiova, Editura Universitaria Craiova, p. 197-210.
- Maingueneau D. (2011), « Sur une petite phrase "de" Nicolas Sarkozy », *Communication & Langages* 168, p. 43-56.
- Rabatel A. (2004), « Stratégies d'effacement énonciatif et posture de surénonciation dans le *Dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville », *Langages* 156, p. 18-33.
- Rabatel A. (2012), « Ironie et surénonciation », *Vox romanica* 71, p. 42-76.
- Rabatel A. (2016), « Les stratégies émotives d'un repentir public offensif », *Studii de Linguistică* 6, p. 109-125.

- Rabinovitch G. (2011), *Et vous trouvez ça drôle? Variations sur le propre de l'homme*, Paris, Bréal.
- Rosier L. (dir.) (2012), « Insulte, violence verbale et argumentation », *Argumentation et Analyse du Discours* 8. En ligne : < <http://journals.openedition.org/aad/1321>>, consulté le 01 mars 2018.
- Ruzza C. & Balbo L. (2013), “Italian populism and the trajectories of two leaders: Silvio Berlusconi and Umberto Bossi”, in Wodak R., Mral B. & KhosraviNik M. (eds), *Right-wing Populism in Europe: Politics and Discourse*, London, Bloomsbury Publishing, p. 163-175.
- Santulli F. (2005), *Le parole del potere, il potere delle parole. Retorica e discorso politico*, Milano, F. Angeli.
- Wodak R., Mral B. & KhosraviNik M. (eds) (2013), *Right-wing Populism in Europe: Politics and Discourse*, London, Bloomsbury Publishing.